

Bulletin d'histoire politique

Robert Lahaise, Une Histoire du Québec par sa littérature, 1914-1939, Montréal, Guérin éditeur, 1998, 767 p.

Gilles Chaussé

B
H
P

Volume 7, Number 1, Fall 1998

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/1060306ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/1060306ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Bulletin d'histoire politique
Comeau & Nadeau Éditeurs

ISSN

1201-0421 (print)
1929-7653 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Chaussé, G. (1998). Review of [Robert Lahaise, Une Histoire du Québec par sa littérature, 1914-1939, Montréal, Guérin éditeur, 1998, 767 p.] *Bulletin d'histoire politique*, 7(1), 190–193. <https://doi.org/10.7202/1060306ar>

Tous droits réservés © Association québécoise d'histoire politique; VLB Éditeur, 1998

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

<https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/>

érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

<https://www.erudit.org/en/>

traitement. Plus d'un fait rapporté par l'auteur trouve probablement son explication dans le processus de raffermissement du pouvoir royal enclenché à partir des années 1650. Ce processus s'accompagne d'une forte centralisation administrative qui conduira à l'absolutisme comme forme de gouvernement. Dans ce contexte, la fonction d'intendant devient un élément de contrôle central dans l'appareil étatique.

En terminant, cet essai sur la dynamique sociale entourant la réforme de 1663 ne manque pas d'originalité. Il ravive un intérêt pour cette période en analysant très habilement un fait divers, celui de l'assassinat du fils d'un enquêteur en mission spéciale à Québec. L'auteur nous fait entrer dans les coulisses du pouvoir de la petite colonie du Saint-Laurent. Le crime apparaît comme le symptôme d'une profonde crise de société, la conséquence directe d'une lutte pour le maintien du pouvoir de la première oligarchie coloniale. Malgré les défauts propres aux jeunes auteurs, Christophe Horguelin se révèle un observateur sensible des luttes pour le pouvoir qui ont secoué la Nouvelle-France au XVII^e siècle.

Gilles Piédalue
Université du Québec à Montréal

Robert Lahaise, *Une Histoire du Québec par sa littérature, 1914-1939*, Montréal, Guérin éditeur, 1998, 767 p.

On ne peut être que fortement impressionné à la lecture de cet ouvrage de Robert Lahaise. Ses étudiants, à l'Université du Québec à Montréal, ont profité depuis longtemps de ses cours sur la Civilisation traditionnelle au Québec. Impressionné, certes, par l'érudition étonnante de l'auteur — détenteur, il est vrai, de doctorats en histoire et en littérature française — et de la somme non moins étonnante de connaissances que contient cet ouvrage, mais surtout par la façon à la fois didactique et humoristique avec laquelle l'auteur traite d'un sujet qui, sous la plume de moins habiles, aurait pu se limiter à une simple énumération ou nomenclature de genres littéraires et des principales œuvres s'y rattachant au cours de cette période. L'auteur a voulu, au contraire, situer ces œuvres dans leur contexte historique, ce qui justifie l'approche privilégiée et en conséquence le titre de son ouvrage. Titre d'autant plus pertinent, explique Lahaise, que les Québécois, avant la Révolution tranquille, «demeuraient généralement plus que réticents envers "l'art pour l'art"»: aussi la littérature «prolongeait-elle essentiellement l'histoire dans ses thèmes dominants» (p. IX).

Quant à la période étudiée, 1914-1939, elle forme un tout pour l'auteur, qui y voit avant tout, de la part du Québec, un réflexe de défense devant «l'Europe en folie», réflexe qui s'estompe avec la Deuxième Guerre mondiale. Deux dates charnières qui, tout en marquant le passage du Québec à sa phase industrielle, voit ce même Québec se replier «dans son idéologie utopiquement terroiriste» (IX). C'est également deux tomes en un seul volume que nous propose l'auteur, deux tomes qui d'ailleurs «se complètent tout naturellement»: un essai «Dieu le ber», qui «intègre la littérature à l'histoire», et une série de documents, compris dans «De la guerre à la sainte Misère!», pour illustrer «cette osmose» (p. IX).

Cet ouvrage constitue, en fait, un portrait de la société du Québec entre les deux guerres. Il fait ainsi ressortir les «temps forts de l'histoire», et les débats politiques, économiques, sociaux et religieux qui ont jalonné l'histoire du Québec au cours de cette période. D'où la division adoptée par l'auteur en trois parties: «Guerre-terre, 1914-1921»; «Comme aux États? 1921-1929»: «Sainte-Misère! 1930-1939». L'importance accordée par l'auteur à chacune de ces trois parties va en progressant puisque, après une introduction éclairante d'une quinzaine de pages, les trois parties comprennent respectivement 73, 118 et 227 pages. Pour chacune des parties, défilent devant nos yeux, comme au cinéma, les principaux événements qui ont ponctué la vie des Québécois, à commencer par la Première Grande guerre, suivie du mirage américain alors que 100 000 Québécois s'établirent aux États-Unis entre 1921 et 1926 (p. 97) et, finalement, de la crise économique de 1930, marquée par le chômage et la misère. Ce qui n'empêche nullement l'auteur de faire à l'occasion un retour en arrière pour expliquer le contexte politico-social et la genèse des problèmes qui confrontaient le Québec dans ces années, tel l'exode des Québécois aux États-Unis dont l'origine remonte au milieu du XIX^e siècle, alors que ce pays apparaissait déjà «comme une terre d'avenir et de liberté» (p. 94).

Pour chacune de ces parties, l'auteur étudie avec une rare maîtrise les différents genres littéraires que constituent les contes, la poésie, les romans historiques et économiques, les essais, les sketches et feuilletons radiophoniques, sans oublier les journaux, les bandes dessinées et le cinéma, qui composent les «credo» de la littérature québécoise.

De la première partie qui couvre les années 1914-1921, période de «monolithisme idéologique» (8) qui voit fleurir une littérature «terroiriste» où l'on trouve «beaucoup de Dieu (...) mais également beaucoup de patrie» (p. 6), du reste suscitée par la revanche des berceaux et la «reconquista nataliste» d'un Groulx (p. 4), il faut retenir la percée notable au début du siècle et pendant une dizaine d'années d'un mouvement contestataire exotisto-universaliste, rêvant d'universalisme et d'Europe (p. 13), et ayant pour

noms Émile Nelligan et ses disciples, «les quatre cavaliers de l'Apocalypse» (67), Paul Morin, René Chopin, Guy Delahaye et Marcel Dugas. Mouvement qui donna l'impression que «quelque chose changeait au pays du Québec» (p. 21), avant que la Première Guerre mondiale ne replonge le Québec littéraire dans son «repli terroiriste». Les exotistes d'avant 1914 n'en avaient pas moins ouvert la voie aux exotistes du trop éphémère *Nigog* de 1918. «Loin d'être un simple feu de paille», «Le Nigog», avec ses «quatre mousquetaires»: F. Préfontaine, M. Dugas, L.-P. Morin et R. de Roquebrune, «apparaît aujourd'hui, pour l'auteur, comme la première contestation cohérente (...) d'une intelligentsia dans un Québec recroquevillé» (p. 81), prélude, trente ans plus tard, au «Refus global».

La seconde partie couvre les années 1921-1929; elles sont toujours dominées par la littérature terroiriste (p. 114), en dépit du mirage américain et de l'exode massif des Québécois vers les États-Unis où se dressent bientôt 250 paroisses dites «Petits Canadas» (p. 94). Malgré les efforts du clergé pour endiguer ce mouvement et contrer les effets pernicioeux de l'«american way of life» (p. 180), il faut signaler, là aussi, une littérature parallèle, fortement influencée par l'avènement du cinéma (p. 108) et de la radio (p. 111). C'est ainsi que six écrivaines, au cours de ces années, étonnent par leur liberté d'expression sur des sujets tabous jusque-là (p. 137, 144, 159).

La troisième partie aborde la crise des années 1930-1939, alors que la résignation et la «sainte misère» sont canonisées (p. 213). Affichant un «conservatisme outrancier» (p. 273), la littérature officielle se heurte pourtant à une littérature contestataire qui ne se gêne pas pour «bousculer cette sainte résignation» (p. 254). Puis, à compter de 1937, «les signes de renouveau se multiplient» (p. 377), annonçant le «chant du cygne pour une terre déphasée» (p. 393).

Une question se pose au terme de cette étude: la littérature québécoise ne serait-elle née qu'au moment de la Seconde Guerre mondiale, avec l'arrivée d'un grand nombre d'artistes français, comme le prétend le français Bruno Vercier (p. 9)? Non, répond l'auteur, pour qui «ses premières manifestations datent de 1839» (p. 11). Il reste que 1938 marque «la fin d'un monde littéraire bien à nous: celui d'une terre éternellement nourricière (...) et celui d'une Histoire sainte ou d'Épinal» (p. 16). Renouveau auquel Félix-Antoine Savard, Saint-Denys Garneau et un théâtre naissant ne sont pas étrangers, «tandis que Ringuet et Desrosiers modulent le «requiem» des traditionnels romans terroiristes et historiques» (p. 213). Mais ceci est pour la suite de la présente Histoire du Québec.

Dans le tome II, qui reprend la division du premier tome, l'auteur tente «de simplement concrétiser ici le survol des principaux thèmes historiques à l'aide de textes littéraires» (p. 447). Ces pages (p. 445-728) sont d'une

richesse insoupçonnée pour la compréhension de l'histoire du Québec.

Mentionnons, enfin, la présentation soignée du volume, agréable à l'œil avant de l'être à l'esprit; bien composé et rédigé dans une langue châtiée; enrichi, en outre, de caricatures et d'illustrations bien choisies; doté, enfin, d'un index détaillé et d'une bibliographie sélective à la fin du premier tome (p. 442).

En ajoutant un autre ouvrage à sa production déjà étonnante, l'auteur nous livre *Une histoire du Québec par sa littérature* qui prend place avantageusement aux côtés des synthèses historiques sur le Québec qui ont vu le jour depuis une quinzaine d'années. Il servira autant aux férus de littérature québécoise qu'aux historiens qui, sans mauvaise volonté de leur part, ignorent trop souvent les œuvres littéraires qui sont pourtant les reflets de la pensée d'un peuple. Disons-le: cet ouvrage, pour qui voudra désormais étudier l'histoire du Québec, s'avère incontournable.

Gilles Chaussé, s.j.
Université de Montréal

Paul Inchauspé (dir.), *Réaffirmer l'école: Prendre le virage du succès*. Rapport du Groupe de travail sur la réforme du curriculum, Québec, Ministère de l'Éducation, 1997, 137 p.

Ce rapport déposé en juin 1997 par le Groupe de travail sur la réforme du curriculum, présidé par Paul Inchauspé, présente une refonte complète du curriculum d'études tant au niveau primaire que secondaire. D'entrée de jeu, les auteurs du rapport proposent de relever le niveau culturel des jeunes et de recentrer l'enseignement sur les savoirs essentiels de base dont le français, les sciences, la technologie, l'histoire et les langues étrangères. On indique clairement la nécessité de rehausser les exigences en revalorisant des notions comme l'esprit critique, la curiosité intellectuelle, le sens de l'effort, le souci de la rigueur, l'autonomie de la pensée personnelle ainsi que le plaisir d'apprendre. En somme, dans ce rapport, il est clair qu'on veut donner à l'école du vingt et unième siècle une nouvelle orientation centrée sur les savoirs-faire et être afin d'outiller les générations futures de manière adéquate. Terminée l'école fourre-tout. Dorénavant, l'intégration des savoirs essentiels sera le leitmotiv de l'école québécoise.

En ce qui a trait à l'enseignement de l'histoire, le Rapport Inchauspé est catégorique. L'histoire doit être enseignée à chaque année, et ce, dès la troisième année du primaire. Il est impératif de «développer le sens de l'histoire: faire découvrir les racines du présent pour permettre à l'élève de savoir d'où il